I

1

d

p

T':

16

U

CI

e

la

L

M

fi p

m

ta

te

to

di

gl

bi

1'

je

ti

fo

qt

le Canada ce gouvernement autonome dont nous jouissons. Plus que cela. Ils ne furent pas la race dominante, ils furent le Canada aux époques les plus critiques de l'histoire coloniale de la Grande-Bretagne. Ils sont les enfants du sol, ils y sont attachés fermement depuis 380 ans. Le présent a toujours ses racines profondément enfouies dans le passé. Ils sont une race sédentaire, ils ne sont pas nomades. Leurs traditions romantiques, leurs vieilles coutumes, leurs lois, leur langue, leurs terres, leurs villages paroissiaux, leur gouvernement autonome, municipal et provincial, leur simple vie sociale, leurs solides affections familiales, leurs vertus domestiques, leur fécondité, leur frugalité, et la satisfaction qu'ils éprouvent de leur sort,—tout cela et leur religion les placent, ainsi que leur province, complètement à part.

Est-ce qu'il y a, dans tout cela, une caractéristique dangereuse pour la sécurité de l'Etat ? Ils se lèveraient comme un seul homme pour défendre ce sol qui est le leur et le nôtre. Les exceptions ne formeraient pas un planton de garde.

LOYAUX AU SOL ET A LA COURONNE

Et pourtant, mes savants amis anglo-canadiens, confrères et juges, sont assez illogiques pour comparer leur cas, ou leur langage, ou leur patriotisme particulier, à ceux de ces réfugiés nouvellement mués et non naturalisés qui nous sont venus de la Hongrie, de la Galicie, des Calabres, ou de la Bohême. Et ils me demandent, sans seulement penser à la tolérance britannique et à l'encouragement linguistique accordés aux Boers, aux Gallois, aux Maltais, aux Hindous, aux Brahmanes et à toutes les autres langues, lois, coutumes et religions,—ils me demandent, dis-je, pourquoi nous devrions avoir le français et l'anglais comme langues officielles, et ne pas donner des écoles séparées à tous ces étrangers nomades. La réponse est tellement claire qu'on croirait en la donnant défoncer une porte ouverte.